

**Alexandre Dumas. *L'abbé Pierre Gravel, syndicaliste et ultranationaliste*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 320 p.**

Xavier Gélinas

Volume 16, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038992ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038992ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gélinas, X. (2015). Review of [Alexandre Dumas. *L'abbé Pierre Gravel, syndicaliste et ultranationaliste*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 320 p.] *Mens*, 16(1), 165–168. <https://doi.org/10.7202/1038992ar>

évoquées, mais nous pensons que la démonstration aurait pu être renforcée par une analyse chronologique un peu plus approfondie et des références plus nombreuses à l'historiographie. La question des différences entre les groupes socioéconomiques a piqué notre curiosité tout en nous laissant un peu sur notre appétit. Couvrette affirme que certains annonceurs ciblaient différemment les clientèles anglophones et francophones de Montréal, en offrant des produits de luxe moins chers aux seconds. Il laisse donc entendre que l'accession des francophones à la classe moyenne ne s'est pas effectuée selon les mêmes modalités que celle des anglophones. Bien sûr, d'autres chercheurs ont exploré les différences économiques entre ces groupes sociolinguistiques, mais il serait fascinant d'en apprendre davantage sur la manière dont ces disparités se traduisaient dans la publicité et dans l'acte de consommer. Recouper l'analyse des annonces de maisons à vendre avec l'histoire des banlieues de Montréal aurait pu apporter plus d'informations sur ces distinctions, par exemple.

Ces quelques bémols n'ont cependant pas obscurci notre appréciation globale de ce *Récit de la classe moyenne*. Ce livre montre bien à quel point les identités de genre et de classe étaient inséparables et enrichit notre connaissance des normes, des valeurs et des idéaux partagés par les Montréalais et Montréalaises, anglophones et francophones, au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Il constituera certainement une référence appréciée par les chercheurs qui souhaitent analyser le discours publicitaire dans une perspective historique.

— Caroline Durand  
Département d'histoire  
Université Trent

**Alexandre Dumas. *L'abbé Pierre Gravel, syndicaliste et ultranationaliste*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 320 p.**

Dans l'histoire du Québec des deux premiers tiers du xx<sup>e</sup> siècle, le nom de l'abbé Pierre Gravel (1899-1977) revient souvent – mais

toujours en surface, ou plutôt de façon souterraine, en notes de bas de page, et de manière disjointe, comme s'il s'agissait de deux ou trois individus.

Son nom n'est pas inconnu des spécialistes du syndicalisme d'avant-guerre ou de l'industrie minière. Et pour cause : ce curé engagé, en poste à Thetford Mines de 1924 à 1935, se signale par une défense hardie, impétueuse, parfois violente des ouvriers de l'amiante contre leurs patrons anglophones et ploutocrates, qui tranche avec le ton et la doctrine des premières décennies du syndicalisme catholique au Canada français.

Par ailleurs, les chercheurs qui tentent de démêler l'écheveau du nationalisme basé à Québec dans les années 1935-1945 rencontrent aussi sur leur route cet abbé, devenu curé de la paroisse Saint-Roch, qui avait été condisciple de René Chaloult, avait enseigné à Paul Bouchard au Petit Séminaire de Québec, était devenu indépendantiste dès le début de l'âge adulte et s'était lié – d'amitié et d'idées – avec les Philippe Hamel, Oscar Drouin et Ernest Grégoire, autres figures de proue de ce milieu. C'est bien l'abbé Gravel que Roger Lemelin décrit, sans le nommer, dans *Les Plouffe*, dans la scène de la procession contre la conscription qui se tient dans la Basse-Ville en 1940, lorsqu'il évoque « un abbé au verbe enflammé, bien connu par ses violentes sorties antibritanniques et ses prêches nationalistes » (p. 287).

Finalement, ceux qui se sont penchés sur le régime Duplessis d'après-guerre croisent souvent le curé de Boischatel (sa dernière paroisse, à compter de 1946), ami personnel du premier ministre, pourfendeur des francs-maçons (souvent associés aux Juifs), des communistes et des laïcistes, se maintenant dans une intransigeance droitiste jusqu'à son décès – ce qui en fera, de plus en plus, un personnage en porte-à-faux avec son temps.

Mais justement, Gravel n'est connu que par de brefs apartés, principalement parce que son œuvre abondante s'est exprimée surtout dans des hebdomadaires régionaux et des conférences très courues à l'époque, mais ayant laissé peu de traces. C'est dire tout le mérite de l'historien Alexandre Dumas, d'abord de s'être livré à une recherche

fouillée qui éveille notre mémoire collective, puis d'avoir tenté de réunir les pans en apparence décousus de sa vie et de ses idées, afin d'expliquer des paradoxes, des changements de cap qui ne sont souvent qu'apparents.

Il existe en effet une constance dans le parcours de l'abbé Gravel. Il appartient à la famille des traditionalistes catholiques, celle qui marche dans le sillage de M<sup>gr</sup> Paquet, de Lionel Groulx et de la doctrine sociale de l'Église et qui s'abreuve, à l'occasion, aux sources de la droite française maurrassienne ou fascisante. C'est sur cette voie que Gravel orientera sa vie. Ses engagements concrets varieront avec le temps, en raison des circonstances changeantes, certes, mais peut-être davantage de sa personnalité tout d'une pièce, qui l'incite au jusqu'au-boutisme partout où il s'engage. Il n'est ni un théoricien construisant une œuvre de longue haleine ni un universitaire, et il s'adresse principalement à un auditoire d'ouvriers et de gens modestes, ce qui aide aussi à expliquer la nature tranchée de ses positions.

Son syndicalisme de choc des années 1920 et 1930 peut se comprendre autant par son cœur de chrétien indigné devant la prolétarianisation d'un peuple que par son nationalisme qui lui révèle à quel point l'exploitation sociale est jumelée à l'exploitation nationale. Lorsque le syndicalisme de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada deviendra plus combatif, avec les Gérard Picard et les Jean Marchand, il s'en détournera, subodorant du socialo-communisme. Gravel n'éprouve que méfiance à l'égard de ces chefs « qui prennent leur scotch tous les midis et qui, dans les assemblées, hurlent et prônent la lutte des classes » (p. 275). Son attrait pour les dictateurs européens, après le milieu des années 1930, attrait qui ne se démentira pas – il louange encore Franco et surtout Salazar après la guerre –, provient de son exaspération devant la non-résolution de la Crise et de son adhésion sans nuances aux idées de certains auteurs français comme Charles Maurras ou Henri Massis, là où les traditionalistes canadiens-français comme Groulx tendaient plutôt à chercher de l'inspiration stylistique ou des confirmations idéologiques. Le rapprochement tardif avec Maurice Duplessis surprendra

à première vue chez cet ancien fervent militant de l'Action libérale nationale ; mais l'abbé Gravel finit par voir en lui un précieux rempart contre les forces de gauche. Enfin, après 1960, au moment même où le sentiment indépendantiste sort de la marginalité et commence à constituer une option viable, Gravel reste sur son quant-à-soi, ne voulant pas être associé à la teinte de gauche qui colore désormais la Cause.

Dumas présente patiemment les choix de l'abbé Gravel, sans se priver de les commenter, favorablement ou défavorablement selon les cas, mais sans se livrer non plus à des jugements faciles. L'attention soutenue aux divers contextes, le recours constant à des citations, l'éclairage occasionnel de l'historiographie, sans parler de la limpidité de la prose, tout cela concourt à faire revivre une personnalité oubliée. Avec cette étude, on comprend mieux désormais que les chemins de la droite d'idées aient connu des méandres, au gré des individualités et des circonstances, sans pour autant se caractériser par des contradictions ou des incohérences. L'abbé Gravel ne fut pas une figure de premier plan de notre histoire, et l'auteur ne le prétend nullement, mais les lecteurs sauront gré à Alexandre Dumas d'avoir pris la peine d'éclairer son cheminement.

— *Xavier Gélinas*  
*Musée canadien de l'histoire*

**Joseph Yvon Thériault. *Évangéline : contes d'Amérique*, Montréal, Québec Amérique, 2013, 399 p.**

Huit ans après avoir remis en question, dans *Critique de l'américanité*, les fondements idéologiques et épistémologiques d'un concept alors en vogue dans le champ des études québécoises, Joseph Yvon Thériault nous propose, dans ce nouvel essai, une lecture captivante d'un phénomène qui apparaît pourtant exemplaire de l'américanité, soit la contribution du poème de Henry Wadsworth Longfellow au processus ayant présidé à la construction de trois identités collectives distinctes : l'identité américaine (nationale), l'identité acadienne